

ALIZ
ET LE LIVRE D' ILLICH

DU MÊME AUTEUR

Une Baleine dans la tête, Les Saturnales, 2013

La Librairie du Centre-ville, Les Saturnales, 2014

LES RIVES DE L'ACHÉROUSIADE / I

ALIZ

ET LE LIVRE D'ILLICH



JULIEN LAVENU

∞ LES SATURNALES ∞

Illustration de couverture : De LO Ame, tous droits réservés

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

Loi n°49-956 du 16 juillet 1949 sur les publications destinées à la jeunesse

ISBN : 979-10-227-2202-5

© Les Saturnales

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

*A mes sœurs Scarlett et Aude
A mon frère Jean-Baptiste*

Première partie

LE DÉMÉNAGEMENT

1



UNE NOUVELLE VIE

Saliverne. Alors c'était à ça que ça ressemblait. Quelques maisons gardées par des chiens. Des pâturages d'herbe grasse. Des chemins boueux. Un ciel impénétrable. Une gare où ne passaient plus les trains.

Saliverne. Le nom n'annonçait rien de bon, Aliz le savait. Il ne faisait pas rêver. Depuis qu'il était sorti de la bouche de Lucie, sa maman, Aliz l'avait pris en grippe.

Saliverne.

Sale.

Sali.

Sale hiver.

Hiberne.

Baliverne.

C'était un peu tout ça. Une famille de mots tristes et déprimants.

— Tu verras, avait dit Lucie, c'est très joli.

Aliz savait bien que sa mère mentait. Saliverne, ça ne pouvait pas être joli. Et plus on s'approchait, plus elle le sentait. Sa mère en faisait trop : trop de superlatifs, trop de grands gestes, trop de "C'est super !", trop de "Oh ! Regarde !", sournoisement enthousiasmés. Lorsqu'elles franchirent la pancarte fatale, à l'entrée du village, Aliz

s'enfonça un peu plus dans le siège passager de la voiture, comme si elle souhaitait y être engloutie tout entière. Et sera le casier de Nodule contre son ventre. Les larmes lui montèrent aux yeux. Le pire était arrivé. Saliverne, ça n'était plus seulement un mot. Saliverne, c'était là. C'était chez elle.

Sa mère passa le revers de sa main contre sa joue.

— Allez, dit-elle. Ce n'est pas si terrible que ça. Et puis tu sais bien que ça n'est pas pour toute la vie.

Non, ça n'était pas pour toute la vie. Une année. Juste une année, c'était ce que le ministère de l'Éducation avait accordé à Lucie pour finir sa thèse d'histoire. Mais pourquoi il avait fallu déménager, ça, Aliz ne l'avait toujours pas compris. Elle avait sauté de joie lorsqu'elle avait appris que, pendant une année entière, elle aurait sa mère rien que pour elle. Mais très vite, elle avait déchanté. Elle allait devoir partir. Quitter son quartier de Fleury-la-Chapelle, en banlieue de Paris, quitter ses copines, ses profs, sa grand-mère et tout ça pour quoi ? Pour de vagues raisons pratiques : être au calme, plus près du terrain mais aussi (sa mère s'était bien gardée de le lui dire) le plus loin possible de Ludovic.

Voilà, c'était comme ça que Saliverne était entré dans sa vie.

— Je sais, maman, répondit Aliz.

Il y avait eu une violente dispute entre Lucie et Judith, la grand-mère d'Aliz, quelques jours avant leur départ. Elles s'étaient dit des choses cruelles qu'Aliz n'était pas censée entendre. Ça s'était passé un soir, très tard, alors qu'elle était au lit. Elle s'était relevée pour écouter du couloir.

— Mais tu ne te rends pas compte, disait Judith, de ce que ça représente pour une fille de treize ans de devoir tout abandonner. Comment peux-tu être à ce point égoïste ?

— Égoïste ? demanda Lucie, la voix tremblante. C'est toi

qui me reproches d'être égoïste ?

— Oui, je sais que je n'ai pas été une mère parfaite. Je t'ai eue très jeune. Je n'étais pas aussi présente que je l'aurais souhaité mais les choses étaient différentes et je me suis rat-trapée depuis, non ?

— Je ne te reproche rien du tout mais je t'interdis de juger la façon dont j'élève ma fille. Je sais bien que c'est difficile pour elle de partir mais je sais aussi que ce sera une expérience enrichissante. Aliz est une adolescente très préservée et elle a besoin de voir autre chose, d'autres gens qui vivent différemment.

Il y avait eu une pause. Nus pieds sur la moquette beige, en chemise de nuit, Aliz s'était mise à grelotter dans le couloir. Elle s'était approchée au plus près de la porte du salon, entrebâillée. Elle ne voyait pas sa mère, dans le coin, assise dans le fauteuil crapaud où elle avait l'habitude de lire le soir en buvant sa tisane, les jambes repliées sous elle. Elle ne pouvait apercevoir que Judith, dans le canapé rouge, son profil régulier au nez légèrement pincé, ses cheveux blonds châtons, coupés courts, qu'elle replaçait inlassablement derrière ses oreilles d'un geste agacé, ses yeux de louve, vert clair, fixant sa fille sans ciller. Des yeux terribles qui lui faisaient peur quand elle était petite, et parfois encore aujourd'hui.

— Laisse-la-moi, avait-elle fini par dire. Tu seras mieux pour travailler et moi j'ai le temps de m'en occuper. Laisse-la-moi, ce sera mieux pour elle.

— Il n'en est pas question. Aliz vient avec moi.

— Et si on lui laissait le choix ?

— Non. Ce n'est pas comme ça que ça marche. Aliz a treize ans, elle n'a pas à décider de l'endroit où elle veut vivre. Je suis sa mère, c'est à moi de prendre cette décision. Je sais ce qui est bon pour elle.

Lucie n'était pas une mère autoritaire. Elle ne disait jamais ce genre de choses, bien au contraire. Elle avait toujours accordé beaucoup de liberté à Aliz et respecté ses choix. Ce despotisme ne lui ressemblait guère. Il n'était d'ailleurs pas utile : Aliz n'était pas une fille difficile. Elle était sérieuse, responsable, appliquée au travail. Au collège, sans être parmi les premières, elle se situait quand même dans une moyenne honorable. Elle n'avait jamais abusé de la confiance de Lucie. Le soir, après les cours, elle rentrait seule et se mettait à ses devoirs. Puis elle s'occupait de Nodulle, lui donnait à manger et changeait sa litière. Et même, lorsque Lucie avait un conseil de classe, elle préparait le dîner.

— Je te préviens, avait dit Judith en tremblant, si tu l'éloignes de moi, je te le ferai payer.

— Je le sais, avait répondu Lucie et la conversation s'était arrêtée là.

La voiture bifurqua sur la gauche par une trouée, à travers un talus planté d'arbres. Elle s'immobilisa sur une terrasse de graviers, devant une vieille maison en pierres. Tout semblait abandonné depuis des siècles. Un lierre dense avait envahi deux pans de la maison. La peinture blanche s'écaillait sur les volets en bois dont certains chancelaient sur leurs gonds. Le jardin n'était pas praticable, envahi par les herbes folles.

— Je sais, dit Lucie sur un ton d'excuse, c'est mal entretenu mais je n'ai pas trop de moyens. On va arranger tout ça. Tu verras, on sera bien.

Aliz regardait droit devant elle, le regard comme perdu. Cet endroit était tellement différent de sa banlieue. Il lui semblait qu'elle ne pourrait jamais s'y habituer.

— A l'intérieur, c'est très confortable. Et puis, tu sais, on a une cheminée.

Aliz tourna la tête vers sa mère et posa ses yeux sur elle, deux grandes billes noires insondables. Elle sourit et son visage abandonna cet air mélancolique qu'il arborait le plus souvent. Non, elle n'était pas heureuse d'être là. Non, elle n'aimait pas Saliverne. Non, elle ne pourrait jamais trouver cette maison jolie, et toutes les cheminées du monde n'y changeraient rien. Mais il n'était pas question de faire de la peine à sa maman. Dans leur dispute, Judith avait sous-estimé cet attachement indéfectible d'Aliz pour sa mère. Même si on lui avait laissé le choix, elle l'aurait suivie, à Saliverne ou dans des endroits pires encore.

— Je te l'ai déjà dit pour la cheminée, n'est-ce pas ?

— Non, maman, pas plus d'une centaine de fois !

Elles rirent toutes les deux et Lucie serra les mains d'Aliz dans les siennes.

— J'ai peur, moi aussi, dit-elle. C'est un changement pour nous deux.

— On s'en sortira.

Les mains de Lucie accentuèrent leur étreinte. Elle réalisa avec effroi que celles d'Aliz faisaient presque la taille des siennes. Déjà. Sans les lâcher, son regard se tourna vers la maison, médiocre, bancal, vers le jardin, abandonné, un champ de broussailles, vers le ciel, gris, sans espoir. Puis il se posa de nouveau sur le visage d'Aliz, sage, si sage, désespéré mais se forçant à sourire pour ne pas l'inquiéter. Une petite grimace de clown triste. Elle repensa à elle au même âge, à sa rage contre sa mère. Elle ne voulait pas faire vivre à Aliz ce qu'elle-même avait vécu.

Elle porta les mains d'Aliz jusqu'à sa bouche, ces mains qui n'en finissaient plus de grandir et qui bientôt allaient lui échapper. Elle les embrassa dans les paumes.

— Tu m'en veux beaucoup ? demanda-t-elle.

— Bien sûr que oui, répondit Aliz.